

Lionel Follet, « En marge des Lettres d'Aragon à André Breton », février 2013.

Complément à l'édition des *Lettres à André Breton, 1918-1931*, Gallimard, 2011.

« En éditant ces lettres, j'ai tenté d'éclairer le plus précisément possible les allusions multiples qu'elles contiennent à des écrits, des personnages, des faits souvent oubliés aujourd'hui — sans réussir à lever toutes les obscurités. Depuis la parution du volume, des lecteurs attentifs ont eu la générosité de me renseigner sur quelques erreurs et lacunes de l'édition. Je les en remercie vivement, et je rassemble ici ces précieux ajouts, en nommant leurs auteurs entre crochets à la suite de chaque entrée. Si d'autres contributions me parvenaient, elles trouveraient naturellement leur place dans ce message en ligne.

Février 2013. Cette nouvelle version, enrichie grâce à plusieurs lecteurs à qui je redis ma gratitude, annule et remplace la précédente. »

Page 8, ligne 4. « *Saint-Nizier* ».

Malencontreuse coquille pour *Saint-Dizier*, où Breton fut affecté en 1916 comme infirmier militaire, faisant fonction d'interne au Centre neuro-psychiatrique. C'est en hommage à cette présence que le Centre hospitalier de la Haute-Marne porte aujourd'hui le nom d'André Breton. [Henri Béhar]

Page 30, ligne 11. « *Puis tu peux si bien, toi, présenter autre chose* ».

Il faut lire « *traiter* autre chose », et non « *présenter* » : cf. p. 96, n. 4. [Frédéric Petit]

Page 79, note 1. « *Crès ('Cham)* ».

Ce jeu sur le nom de la librairie Crès est sans doute une allusion au peintre catalan Pere Pedro Créixams (1893-1965), dont le nom se prononce '*Crècham*'. Né à Barcelone, arrivé à Paris en 1916 avec le projet d'une carrière théâtrale, il se fit ouvrier typographe pour gagner sa vie, fréquenta Montparnasse et devint peintre autodidacte. Une exposition lui a été consacrée en 2011 : « Pere Créixams. Montparnasse-Montmartre : 1916-1928 », au Centre d'études catalanes de l'Université Paris-Sorbonne. [Jacqueline Gojard]

Page 95, note 4. « *Dans l'après-midi, j'ai vu Louis de Gonzague Frick et Charles-Guy R.* »

Il s'agit certainement de Charles-Guy Rosey, fondateur avec Louis de Gonzague Frick et Willy Goudeké de la revue *Les Solstices*, qui vécut trois numéros en juillet-août 1917 (André Breton y publia son poème *Hymne* dans le n° 2, de juillet).

Il est plausible, sans certitude absolue, qu'il s'agisse du même personnage que le Gui Rosey collaborateur du tract « *Violette Nozières* » en 1933, puis auteur d'un *André Breton Poème épique* publié en 1937 aux Éditions surréalistes. [Mikaël Lukan, Patrice Allain et Gabriel Parnet]

Page 106. À propos du couplet chanté par Léon-Paul Fargue.

Jean-Pierre Lassalle m'a signalé que *Le Canard enchaîné* avait publié un quatrain très semblable, après l'avoir soumis par dérision au colonel chargé de la censure, qui n'y vit pas malice :

*Ma cousine Lodoïska
Celle qui fait tant la fière
Moi j'lui pète sur l'estomac
Voilà mon caractère.*

Il paraît très plausible qu'Aragon, citant de mémoire, ait changé en Frédérika la Lodoïska chantée par Léon-Paul Fargue. Mais celui-ci avait-il puisé la strophe dans *Le Canard*, ou dans sa propre mémoire ? On sait qu'il raffolait des poèmes et refrains de cette sorte. (Selon les *Souvenirs* de Paulus, un chansonnier du nom d'Armand Ben avait triomphé vers 1873 avec une scie intitulée *Je cherche Lodoïska*, qui connut un joli succès. Malheureusement je n'en ai pas retrouvé les paroles, et rien ne prouve que ce fût la source de cette strophe...)

Page 107, note 1. « *Mon parrain a été voir Mourier hier matin.* »

Il s'agit du docteur Louis-Frédéric Mourier (1873-1960), député du Gard en 1914. Il était alors sous-secrétaire d'État chargé de la Santé dans le cabinet Clemenceau (5 février 1918 – 19 janvier 1920). Il était radical comme Louis Andrieux, son collègue et ami — qui l'a donc tout naturellement consulté à propos d'une circulaire concernant les étudiants en médecine. [Jean-Pierre Lassalle]

Page 118 : « *Sonnet, c'est un sonnet* ».

Aragon emprunte cette formule annonçant son poème à celui de Tristan Corbière, « Un sonnet / AVEC LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR » (*Les Amours jaunes*) :

[...]
—*Télégramme sacré* — 20 mots. — *Vite à mon aide...*
(*Sonnet* — *c'est un sonnet* —) *ô Muse d'Archimède !*
[...]

— à moins qu'il ne se souvienne simplement, après Corbière, de l'annonce d'Oronte dans *Le Misanthrope* (acte I, scène 2) :

[...]
*Sonnet... C'est un sonnet. L'espoir... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.*
[...]

Page 119. « *Eh merdre, la mère Ubu serait belle, ce soir : c'est que nous n'avons personne.* »

Cette référence évidente à la pièce d'Alfred Jarry en retourne une réplique terme à terme (acte I, scène 2) : « *Mère Ubu, tu es bien laide aujourd'hui. Est-ce parce que nous avons du monde ?* » [Jacqueline Gojard]

Pages 137-138. « *La statue de Gambetta au crépuscule [...] Je songeai au "couperet". Mais mon ordre de service ne portait-il pas : volontaire pour les armées ?* ».

Ce « *couperet* » pourrait être la guillotine, Gambetta ayant été un adversaire de la peine capitale : désormais, c'est au front qu'on risque sa vie...

Page 145, note 6. « *le chlorure de chaux* », « *Répandu pour désinfecter le terrain après une attaque à l'ypérite* ».

« *Répandu pour neutraliser l'ypérite après une attaque aux gaz* » serait une formulation plus exacte scientifiquement. [Frédéric Petit]

Page 147, note 3.

La Culotte rouge est en fait *La Vie en culotte rouge*, autre revue grivoise des années 1902-1918. [Frédéric Petit]

Page 156. « *Et vivent les femmes bien faites, la Seine et les grandes chaleurs.* »

Aragon emprunte deux vers à la « Chanson en canot » de Victor Hugo (datée du « 27 septembre 1862 », publiée dans le recueil posthume *Toute la lyre*) [Johanne Le Ray] :

*Les gueules de loup sont des bêtes,
Les gueules de loup sont des fleurs,
Et vivent les femmes bien faites,
La Seine et les grandes chaleurs !
[...]*

Page 162, note 4. « *Depuis huit jours je mène une vie comme celle des soldats des livres (le français, mon ami, le français, enfin).* »

La parenthèse n'est-elle pas une apostrophe plaisante à soi-même après le double génitif, comme page 176, ligne 6 ? La prohibition des « de » en cascade était un précepte stylistique impérieux. Cette interprétation [due à Frédéric Petit] paraît bien préférable à la fragile référence à Rimbaud que j'avais suggérée.

Page 179. « *Mais par où commencer / ... le jour qui se présente / Non.* »

Aragon démarque la fin d'un poème de Reverdy, « Lendemain », dans *Les Ardoises du toit* [Johanne Le Ray] :

[...]
Et moi
Regardant la lumière tremblante
La rue qui se laissait aller
Tout seul devant ma vie passée
Et par où commencer le jour qui se présente

(Pierre Reverdy, *Œuvres complètes*, tome I, p. 175)

Page 223, note 3. « *Hallalyre* ».

Ce nom lyrique pourrait aussi rappeler celui de *Hadaly*, héroïne de *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam. [Frédéric Petit]

Page 256, note 4. « *“Paris lointain”, quand Salmon avait du talent* ».

Aragon se souvient de la « Chanson marine » d'André Salmon (*Poèmes*, Éditions de Vers et Prose, 1905, p. 54) :

[...]
Ils connaîtront en des féeries
Selsibil et Paris lointain
[...]

Ce poème avait été choisi par André Breton pour être lu à la conférence d'Apollinaire sur l'Esprit nouveau. [Jacqueline Gojard]

Page 266, note 1. « *Et la lune se lève au moment du café* ».

C'est bien un vers authentique de François Coppée, tiré du poème « Petits bourgeois » (*Les Humbles*, Alphonse Lemerre, 1872, p. 38). [Frédéric Petit]

Page 280, note 2. « *les adieux au drapeau du 355^e* ».

Correction malheureuse, il faut rétablir dans le texte la graphie originale d'Aragon ! Ce « *drapaud* » n'est pas un *lapsus calami*, mais une allusion à l'animal fabuleux et antimilitariste imaginé par Alfred Jarry : « Le drapaud » a paru d'abord dans *La Revue blanche* (15 avril 1902), avant d'être repris dans les *Spéculations*, éditées en volume à la suite de *Gestes et opinions du Docteur Faustroll* (Fasquelle, 1911). [Henri Béhar, Jean-Pierre Lassalle]

Page 281, note 5. « *son ami Rivière* ».

Il s'agit de Georges-Henri Rivière (1897-1985), proche ami de Jean Vergnet-Ruiz. Musicien, il fut pianiste au *Boeuf sur le toit* dans les années vingt, avant de devenir un conservateur et un muséologue de stature internationale : organisateur du Musée de l'Homme auprès de Paul Rivet, fondateur du Musée national des Arts et Traditions Populaires à Paris, premier président de l'*International Council of Museums* (ICOM), de 1948 à 1965... [Michel Laclotte, Jean-Pierre Lassalle]

Page 315. « *cette façon délirante, de toujours prendre Rimbaud par la main. Nous ne sommes pas des André Salmon, à la fin.* »

André Salmon a découvert Rimbaud très jeune, à Saint-Pétersbourg, et lui a consacré un poème des *Féeries* (Éditions de Vers et Prose, 1907). Il connaissait son oeuvre par cœur et des bribes en surgissaient dans ses propres textes : par exemple dans *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau*, dont Aragon a rendu compte en janvier 1920 (*Littérature*, n° 11). [Jacqueline Gojard]

Enfin, quelques références de note à note ont été mal converties, ou ont glissé lors de la mise en pages définitive du volume ; je rectifie ci-après les plus gênantes de ces erreurs :

- page 62, note 3 : lire « voir la table détaillée, p. 463 et n. 1 ».
- page 65, note 2 : lire « Voir *infra*, p. 133 ».
- page 138, note 1 : lire « Voir *supra*, p. 129 ».
- page 148, note 1 : lire « (voir *supra*, p. 132, n. 3) ».
- page 304, note 2 : lire « (voir *infra*, p. 306, n. 1) ».

Lionel Follet